

La deuxième guerre mondiale (1940-1945) et la Congrégation des sœurs de Hoegaarden.

La guerre de 1940-1945 dans les Annales de la Congrégation /

Wereldoorlog 2: Verslag in de 'Annalen' van Mariadal¹

Le 4 septembre (1939), à 11h, l'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne ; à 5h du soir, la France suivait. ... Le gouvernement belge prenait une série de mesures de protection, pour toute éventualité. De nouvelles plaines d'aviation furent aménagés, comme ligne de défense du bassin de la Meuse. Le mur d'acier -ligne Leopold III- fut construit comme un second rempart. Notre maison de Hougaerde située entre ces deux lignes, fut signalée à l'autorité militaire comme comprise, pour l'installation de l'Etat-major, ou d'un poste de secours. Déjà au cours de l'été un officier s'était présenté au couvent pour se renseigner sur les possibilités. Lors de la déclaration de guerre l'échevin de la commune, au nom du gouverneur du Brabant, demande des précisions. La Révérende Mère défendit avec chaleur les intérêts de sa maison, mettant en avant les arguments pour garder ses locaux libres de l'occupation militaire. Sœur Odile rentra au pays pour un congé régulier le 30 avril 1940. Elle avait pris la route du Portugal. Ses bagages, n'ayant pu la suivre à travers l'Espagne et la France, restèrent en dépôt à Lisbonne. Après deux ans de démarches et de formalités diverses, le gouvernement Portugais mit l'embargo sur ces malles. La guerre retint forcément notre missionnaire dans la Mère-Patrie. Les relations avec la Colonie étant interrompues, nous étions sans nouvelles de la brousse. De part et d'autre, on était dans l'inquiétude. Seuls un message radiophonique par le Vatican ou quelques lignes par la Croix Rouge venaient de loin en loin nous rassurer.

L'année scolaire 39-40 débuta régulièrement. Malgré diverses alertes : novembre, janvier, mars, on espérait la terminer ainsi. Le 10 mai 1940, vendredi avant la Pentecôte, devait, normalement, voir partir les élèves en congé trimestriel jusqu'au mardi suivant. A 5 h. du matin, nous fûmes réveillées par le bombardement. On attaquait toutes les plaines d'aviation à la fois. C'était la violation de notre territoire, attaque brusquée, sans avertissement, sans ultimatum. Etat de guerre ! La Belgique, malgré elle, entraînée dans la danse ! Départ précipité des élèves, abandonnant tout, sans même prendre le temps de mettre quelque chose en sûreté. La communauté, dans l'expectation des événements à venir, priait, attendait. Le dimanche 12, à 4 h. de l'après-midi, nous parvint un avertissement militaire, et le conseil d'évacuer. Une action se préparait le long de la Gètte. La Révérende Mère, soucieuse de la sécurité de ses sujets, dressa une liste des groupes destinés à Nivelles, à Hal. Le départ se fit dans la soirée. Elle-même resterait sur place avec quelques religieuses, espérant trouver un véhicule pour le transport des vieilles sœurs, malades et infirmes. Malgré toutes les démarches, rien à trouver, disons, heureusement ! Que serait-il advenu de notre Maison-Mère, si tout le personnel avait quitté ? Les troupes ennemies pénétraient de plus en plus et envahissaient notre pauvre pays. Hougaerde connut l'occupation militaire avec tous ses désagréments : vol, exigences, etc. Ste Anne et Ecole normale furent réquisitionnées comme lazaret. Pendant ce temps, que devenaient les fugitives ? Les sœurs, en route pour Nivelles, eurent à peine le temps de s'y arrêter. Dès le mardi, 14, la ville fut bombardée. L'exode s'opéra au milieu des immeubles flambants. Un premier groupe de sœurs, parties en hâte, vers une destination inconnue, fut séparé du reste de la Communauté. La supérieure et les sœurs restantes arrivèrent à Hal, le lendemain. Était-on en sûreté ? Les alertes se suivaient. On résolut de se diriger vers la France, en deux fois : les novices d'abord, les sœurs professes ensuite. Les premières aboutirent à Menin ; les secondes poussèrent, par étapes, jusque Tourcoing. Entretemps, les Nivelloises arrivèrent à La Panne, en pleine région de combat. Les premiers dangers passés, on se préoccupa des moyens de ramener les fugitives. La maison de Nivelles avait été détruite par les

¹ Zie artikels 473, 483, 500, 514 in Familieschoon NR (Nieuwe Reeks)

bombes allemandes. Les sœurs n'ont retrouvé que des ruines. Tout ce beau travail, fruit de tant de peines, soucis et fatigues, était anéanti. Il faudrait tout recommencer. A cause des difficultés suscitées par les projets d'urbanisation de la cité, on ne pourrait y songer avant la fin de la guerre. Le recrutement des élèves en fut singulièrement handicapé. Puis il fallait rouvrir les écoles primaires. Enfin, les 5 et 8 juin virent rentrer les fugitives au Val, au grand complet. Deo Gratias ! Quelques jours pour reprendre haleine, et on rappela les élèves. Et de nouveau, ce fut la ruche bourdonnante, la préparation des examens de sortie, les vacances retardées et raccourcies. Que serait l'année 1940-1941 ? Elle fut inaugurée par une belle affluence d'élèves. On connut les difficultés de ravitaillement. Mais la grande épreuve fut l'occupation, durant 6 semaines par la '*Arbeiterjugend*'. L'externat et le rez-de-chaussée de Ste Anne, ainsi que la salle de récréation de l'école normale furent réquisitionnés. Il fallut se serrer, mais les cours se poursuivirent régulièrement.

...

Hougaerde connut, coup sur coup, l'occupation militaire, spécialement après le débarquement des Alliés en Normandie. Ce furent surtout les locaux de l'Institut Ste Anne et de l'Ecole normale, qui furent réquisitionnés, d'abord par les armées allemandes en retraite, puis par les Américains : ambulance à Ste Anne – et les Anglais : Ecole normale. A certain moment, les allemands envahirent même le Pensionnat, ne laissant à la Communauté que les deux ailes du vieux couvent. Repérés par les Alliés et l'armée de la Résistance, nous connûmes de grands dangers. On conseilla aux sœurs de se disperser. Le noviciat se réfugia pendant quelques semaines à Hoxem (Hoksem), chez la famille Philips. Une douzaine de sœurs furent accueillies à Outgaerden (Outgaarden), dans la famille Maes, et logèrent chez d'autres particuliers. Quelques religieuses logeaient dehors, au village. La supérieure, avec les anciennes restèrent au poste, pour ne pas livrer toute la maison aux occupants. Heureusement, les Saints Anges veillaient ; le recul des armées fut précipité et le Val Virginal sauvé. Il va de soi, que le passage des troupes fut marqué par des dépredations. Que de restaurations nécessaires, urgentes ! les années de guerre sont peu propices à de telles entreprises et l'immédiat après-guerre exigea encore la remise à plus tard de quantité de travaux, toutes les ressources étant absorbées par le ravitaillement.

...

Toutes nos sections d'enseignement purent fonctionner régulièrement jusque Noël 1944. Pendant le mois d'août de cette année, toute la maison avait été occupée par les armées allemandes; les régiments se succédaient – retour de France. Le 7 septembre, nous fûmes libérées et les classes reprirent normalement. Il faut noter toutefois qu'à la veille de la rentrée, les locaux de Ste Anne furent réquisitionnés pour l'installation d'une Ambulance Américaine. Elle y résida 5 mois. Nouveau déménagement, nouveaux embarras pour le logement. Monsieur le Directeur ouvrit sa maison pour héberger le noviciat et les institutrices laïques allèrent dormir chez des particuliers au village. A la Noël, examens et concours terminés, les élèves partaient en vacances. Le même jour, il fallut vider l'école normale pour recevoir le régiment Anglais du Pays de Galles. Tout le deuxième trimestre, il fallut se serrer encore et chercher des refuges de fortune pour les classes.

...

Toutes nos sections d'enseignement purent fonctionner régulièrement jusque Noël 1944. Pendant le mois d'août de cette année, toute la maison avait été occupée par les armées allemandes ; les régiments se succédaient – retour de France. Le 7 septembre, nous fûmes libérées et les classes reprirent normalement. Il faut noter toutefois qu'à la veille de la rentrée, les locaux de Sainte Anne furent réquisitionnés pour l'installation d'une Ambulance Américaine. Elle y résida 5 mois. Nouveau déménagement, nouveaux embarras pour le logement. Monsieur le Directeur offrit sa maison pour héberger le noviciat et les institutrices laïques allèrent dormir chez des particuliers au village.

A la Noël, examens et concours terminés, les élèves partaient en vacances. Le même jour, il fallut vider l'école normale pour recevoir le régiment Anglais du Pays de Galles. Tout le deuxième trimestre, il fallut se serrer encore et chercher de fortune pour les classes.

Le Val Virginal pendant la tourmente 1940-1944. (le rapport détaillé)

Le vendredi, 10 mai 1940, toute la maisonnée fut réveillée par le bruit des explosions. Il était 5 h. du matin, la Communauté était à peine debout. On bombardait à la fois, la plaine d'aviations de Gossoncourt et celle de Beauvechain. Il est facile de se figurer l'effervescence chez les enfants, qui, malgré la tension angoissante des derniers jours ne s'attendaient à rien, et comptaient aller passer un agréable congé en famille. On anticipa leur départ ; dès 9 h. toutes les élèves avaient quitté l'Institut.

La violation de notre territoire national, l'attaque brusquée des bombardiers Allemands, c'était la guerre ! L'homme a tant besoin de paix que, malgré l'expérience de 1914, on voulait espérer contre toute espérance.

Les fêtes de la Pentecôte se passèrent dans une atmosphère de préoccupation et d'agitation. Serions-nous épargnées ? Les nouvelles les plus discordantes et les plus invraisemblables suscitaient des alternatives de crainte et de confiance. Il fallut cependant se rendre à la réalité des faits. Des fugitifs nous arrivaient de la frontière allemande. L'ennemi approchait sans presque rencontrer de résistance. Bientôt il serait à notre porte. C'est alors que la Révérende ordonna l'exode des religieuses. Par groupes, on quitta le cher *Home*, et à travers des routes peu sûres, encombrées d'unités militaires, on gagna qui Hal qui Nivelles.

La Révérende Mère comptait suivre, emmenant les sœurs âgées et infirmes. On s'enquit de quelque véhicule pour le transport, rien à trouver ! C'est ainsi qu'une vingtaine de sœurs, avec les Supérieures et Monsieur le Directeur, restèrent sur place. Providence ! Que serait-il advenu de notre beau couvent vide ? Et qu'aurions-nous retrouvé ?

Le gros de la Communauté évacué, il fallait songer à s'organiser ; car les bombardements ne connaissaient de trêve, ni le jour, ni la nuit. Les troupes ennemies affluaient, suivant de près les fuyards en quête d'un abri.

On disposa les sous-sols de l'Ecole normale en dortoirs pour la nuit. Monsieur le Directeur Peeters, avec sa nièce, vinrent habiter avec les sœurs . Un voisin, gravement malade y reçut même les derniers sacrements.

Chaque matin, de bonne heure, Monsieur le Directeur célébrait le Saint Sacrifice de la Messe et consacrait autant d'hosties, qu'il y aurait de communiantes ; car pour prévenir toute profanation possible, les Saints Espèces avaient été consommées le dimanche, à 6 h. du soir par les sœurs en partance : viatique pour le voyage périlleux, qu'elles allaient entreprendre.

Les nuits étaient lugubres. Les obus sifflaient ; les bombes éclataient. On devinait la direction suivie par le projectile ; mais quel serait l'objectif atteint ? On ne le saurait que le lendemain. La nuit du mardi au mercredi fut la plus terrible. On eut comme l'impression que la chapelle s'écroulait ; puis il semble que l'aile de Ste Anne était anéantie. Heureusement pour nous, il n'en était rien. Mais l'église paroissiale fut fortement endommagée, et plusieurs maisons, aux alentours, sinistrées. Les avions descendaient très bas et, à l'aide de puissants réflecteurs, exploraient les sous-sols, pour identifier ceux qui s'y abritaient.

Quand les bombardements cessèrent, les troupes armées prirent possession du territoire. Pour pouvoir au logement de l'armée en marche, l'administration communale ne trouva rien de plus expédient que de les envoyer au couvent. Il en arriva par la petite porte, rue du Vroente ; d'autres par Ste Anne et l'Externat, Chaussée de Tirlemont ; un troisième groupe pénétra par la grille d'entrée, rue du Couvent. Entre ses différentes unités, nul contact. Les unes désiraient que les autres restassent ignorantes de leur présence chez nous.

Ste Anne fut transformé en hôpital de campagne. Les médecins étaient sur les dents, à toute heure du jour et de la nuit. Le docteur en chef de l'ambulance essaya d'imposer sa volonté par

la crainte et les menaces. Furieux de constater que nos ouvriers mangeaient du pain blanc, alors que ses hommes n'avaient que du mauvais pain noir, il exigea que l'on fit une cuisson de bon pain pour eux. Il fit requérir, au village des femmes pour faire leur lessive. Le couvent dut fournir les draps de lit pour les couchettes des blessés. Les Sœurs durent faire les lits, et employer les couvertures de la Communauté et des élèves. N'eût été le petit nombre de Religieuses vaillantes, elles auraient été réquisitionnées pour les soins des malades. Couvertures et draps de lit disparurent avec les hospitalisés.

A cause du départ précipité des élèves, rien n'avait pu être mis en sûreté. Les officiers des ambulances conseillèrent de fermer à clef les armoires et garde robes des jeunes filles, assurant qu'on n'y touchait pas. Mais durant la nuit, ils y firent une rafle en règle ; toilettes et linge, coffres et valises, photographies et bijoux, spécialement les livres de grec et de latin, d'histoire et de géographie et les beaux dictionnaires classiques, tout cela fut expédié vers d'autres régions.

Pour nourrir tous ces hommes, on réquisitionnait porcs et bestiaux. Les quartiers de viande étaient suspendus à de forts crochets sur la plate-forme de la galerie Ste Anne.

Quand les premières troupes poursuivirent leur route, d'autres les remplaçaient. Et c'étaient, à chaque fois, de nouvelles réquisitions, de nouveaux ennuis. L'école normale et le bâtiment de Ste Anne restèrent occupés jusqu'au retour des Sœurs évacuées.

Que devenaient celles-ci ? La Révérende Mère s'en inquiétait. Nulle nouvelle certaine. On avait raconté que la maison de Nivelles était détruite par les flammes. On assurait que toutes les sœurs étaient parties. On prétendait même savoir de source certaine, qu'elles avaient cherché un refuge en Espagne. Tout cela était-il vrai ? Comment le savoir ? Mettant sa confiance dans le Sacré-Cœur, la Révérende Mère fit une promesse, à exécuter si toutes ses filles rentraient saines et sauves. Un calme relatif s'étant rétabli par ici, elle envoya une personne de confiance à Nivelles et à Hal inviter les Sœurs de la maison-mère à regagner leur domicile. A Nivelles, la personne en question ne trouva que des ruines. Des sœurs, nul en ville, ne savait rien. A Hal le groupe des Religieuses, restées à la maison, vivaient avec le même souci que la Révérende Mère, au sujet des évacuées.

Les classes de l'externat furent reprises dans les locaux du pensionnat, avec le concours de maîtresses bénévoles. Enfin le mercredi 5 juin, un ouvrier accourt annoncer que des sœurs arrivent à la Chaussée. C'était le Noviciat avec les quelques sœurs professes qui avaient séjourné à Menin. La joie du revoir, et l'espoir du prochain retour des autres ! On se met à table ; on dine, échangeant de gais propos. Tout à coup, un coup de sonnette à la porte d'entrée.

Son éminence le Cardinal en personne -en tournée pour constater les dégâts causés aux sanctuaires- venait demander une assiette de soupe. Grand branle-bas ! Et grand embarras ! On a peu de chose ; on n'a guère de service convenable, les argenteries étant mises en lieu sûr. On enlève de la table, ce qui restait du repas ; on saisit une louche, des couverts quelconques. Et l'on sert Son Eminence comme on peut. Il faut croire que cette simplicité de la pauvreté a plu au Prince de l'Eglise. Les sœurs furent heureuses de recevoir sa bénédiction et de recueillir de sa bouche une parole d'encouragement et d'espoir.

Le samedi 8 [juin], la Révérende Mère part pour Hal. Elle désire quelque renseignement sûr au sujet des sœurs qui font encore défaut. Elle quitte la maison à midi. A trois heures un autocar ramène les retardataires. Le nombre des religieuses est complet ; aucune ne manque à l'appel. La confiance de la Révérende Mère n'a pas été frustrée.

Le lendemain, dimanche, jour de repos. Comme on se sent heureuse dans la paix et la régularité de la vie claustrale.



*Kardinaal Van Roey (1874-1961),
aartsbisschop van Mechelen vanaf 1926*

Nous comprenions alors Sainte Madeleine de Parri qui baisait les murs de la cellule. Nous en aurions volontiers fait autant.

On se remit à l'œuvre aussitôt. Les élèves furent rappelées ; elles étaient heureuses de revenir. On prépara les examens fin d'année. Un mois de travail assidu ! Ce fut Monsieur l'Inspecteur K. Leonard, qui présida aux examens de sortie. Les candidates, encore absentes, subiraient l'épreuve, à la reprise des cours, sous la présidence du même Délégué de l'Etat.

Le 2 août Monsieur le Directeur Peeters nous annonça son prochain départ. Après 24 années de sincère dévouement à la Communauté il allait prendre sa retraite. Il fut remplacé le 1^{er} septembre par Monsieur l'Abbé Costa, professeur à l'école normale catholique de Tirlemont.

Le mois de septembre amenait, cette année (1940), le 50^e anniversaire de la profession religieuse de la Révérende Mère Antoinette. Son jubilé d'argent avait été fêté en pleine guerre, 1915. Le jubilé d'or se présentait encore au commencement de la grande tourmente. Qu'à cela ne tienne ! On le fêterait solennellement. Ce serait une belle, une très belle fête ! on ferait trêve, pour un jour, aux soucis, aux inquiétudes, pour être tout à la joie. Un instant, la crainte menaça de nous envahir et de renverser tous les beaux plans. Des envoyés de l'armée allemande vinrent, la veille au soir, s'enquérir des possibilités de caser chez nous, un état-major. L'absence d'abri qualifié, et surtout l'intervention secrète de nos Saints Anges protecteurs, les firent renoncer à leur projet. Pour cette fois, nous étions sauvées, et la fête se passa dans les meilleures conditions. Ce fut un beau jubilé.

En novembre, nouvelle visite d'officiers. Nous fûmes averties qu'on installerait immédiatement une compagnie de la '*Arbeidersjugend*' dans notre établissement. Si nous voulions nous resserrer et vider des locaux, nous recevions 200 jeunes gens. Que si nous faisons opposition, ou si nous résistions passivement, on fermerait pensionnat et école primaire. Une démarche faite auprès du commandant de Tirlemont -Stempich- qui paraissait un homme raisonnable, et qui remarquait bien, que la commune nous endossait toutes les charges, n'eut cette fois aucun résultat. La décision était prise ; elle serait exécutée.

Pour commencer, les hommes furent installés à l'externat, et on organisa une cuisine sous la galerie. Les classes furent repeintes aux frais de la commune ; il fallait notamment faire disparaître l'aspect 'classe'. Bientôt, nous dûmes nous resserrer encore. Un général viendrait examiner l'installation. Aussitôt on s'empara de tout le rez de chaussée de Ste Anne, de la salle des fêtes, et de la salle de récréation de l'Ecole normale. Un grand souci ! Le logement des élèves de Ste Anne, puis les locaux pour classes. Dortoirs et chambres à coucher du côté de la communauté étaient surpeuplés. Les classes externes, installées dans les sous-sols ! Et de nouvelle, les broches étaient en activité. Les belles peintures des salles disparurent sous une couche de couleur unie. Les vitres des galeries furent bleuies, si fortement, qu'on n'a plus pu enlever l'enduit. Et la cuisine de Ste Anne, avec sa nouvelle cuisinière ! Quels dégâts ! Cela a duré deux mois. A l'occasion de la Noël, ils firent grand bouquet. La fête se prolongea jusqu'à minuit. Cette fois le cuisinier vint faire ses préparations à la cuisine de la Communauté.

Au milieu de la pelouse de Ste Anne, ils avaient dressé un très haut mât, avec le drapeau aux insignes de la '*Arbeidersjugend*'. Chaque matin, toute la troupe se réunissait autour du fanion pour l'appel, et hurlait 'Heil Hitler !' Une sentinelle, la pelle sur l'épaule, faisait les cent pas devant le grillage. Plus tard, elle fut remplacée par un soldat, portant fusil. Enfin sonne l'heure du départ.

Les armées cependant, passaient toujours, suivies de camions avec munitions. Une nuit, on abrita chez nous, des véhicules lourds, chargés de bombes, qu'une cinquantaine d'hommes devaient transporter au front. Une autre fois ce furent 250 fûts d'essence. La Révérende Mère avait vu arriver les lourds camions, mais on lui laissa ignorer la nature de la charge. A quels dangers étions-nous exposés à ces moments ! Heureusement, les Saints Anges faisaient bonne garde, et l'on n'omettait pas un jour de faire le tour de la maison avec l'eau bénite. Le lendemain, de grand matin, et sans bruit, ils poursuivaient leur route ; nous respirions !

On put réintégrer les locaux. La vie allait devenir assez régulière, quoique secouée par les alertes multiples. Que de visites militaires ! A chaque fois, on redoutait une nouvelle

occupation. Cela devint très sérieux en juin 1944, lors du débarquement des Alliés en Normandie. Toujours prévoyants, les Allemands avaient mis en dépôt à la salle de gymnastique : des lits, des matelas, des meubles ; chaises, armoires etc. nous en aurions la garde jusqu'au moment où les troupes en auraient besoin. Ils emportèrent la clef de la salle.

Bientôt, les unités militaires arrivèrent. Notre situation entre deux plaines d'aviation, nous valut l'occupation par les forces aériennes. Les élèves, à peine parties en vacances, furent remplacées par des aviateurs, venant de l'Italie. Ils avaient pris part aux dernières luttes, avant la capitulation de l'Italie. Aussi ils étaient exténués et ne demandaient que du repos. Après quinze jours, ils firent place aux 'As de l'aviation'. C'étaient les 'Purs de l'air', revenant de Normandie. Ceux-ci ne connaissaient ni conciliation, ni ménagement. Heureusement, nos jeunes filles se trouvaient en famille ! Elles ne furent pas témoins du spectacle de ces hommes sans pudeur, qui déambulaient, dévêtus, dans la propriété. Ils avaient amené, de France, une douzaine de jeunes filles collaboratrices, qui avaient suivi l'armée, n'osant rester dans leur pays, par crainte des représailles. Tout cela était chez soi, ici. Nous n'avions rien à dire. Les officiers n'arrivèrent que 3 jours plus tard. En attendant, c'était la débandade : nulle organisation, nulle discipline. Cette fois, ce n'étaient pas seulement les locaux de Ste Anne ou de l'Ecole normale, qui furent réquisitionnés. Toute la maison fut envahie. On ne nous laissa que les deux ailes du vieux couvent. Nous ne nous sentions plus chez nous, dans notre propre maison. Un poste émetteur de TSF fut installé près de la Chapelle, en face de la porte d'entrée. Le télégraphiste avoua à Sœur Anna qu'il était l'homme le plus dangereux de l'armée, ajoutant que, s'il devait être repéré, nous serions certainement bombardées.

Le général Commandant logeait au Château des Lilas. C'étaient des allées et venues continuelles. Les ordonnances s'emparèrent de la clef de la grille, et on eut beaucoup de peine à la ravoir. De deux maux, il faut choisir le moindre. La grille resterait ouverte et la sentinelle ferait double surveillance : entrée de Ste Anne et entrée de la Drève.

Il nous paraissait étrange que les hommes n'occupaient pas l'Externat. La chose devint claire, quand quelques jours après leur entrée chez nous, on amena les munitions, qu'ils emportaient dans leur retraite. C'étaient projectiles, explosifs de toute nature, du matériel dangereux.

L'Externat -bâtiment très solide- servit de dépôt.

La Brigade blanche veillait. Rien n'avait échappé aux vaillants de l'Armée secrète de résistance. Nous fûmes averties par les chefs, qu'on ferait, de notre maison, un point d'appui pour l'attaque. On nous conseilla de nous disperser dans la campagne environnante. Le noviciat partait pour Hoxem (Hoksem) et s'installa chez la famille Philips. Une douzaine de sœurs professes s'en allèrent à Autgaerden (*Outgaarden*), dans la maison de Madame Maes. Pour le logement, on se dispersait chez d'autres particuliers. Des sœurs restées au Val, plusieurs s'en allaient le soir, passer la nuit chez des personnes obligeantes du village.

Qu'allait-il arriver ? On pouvait s'attendre à tout ! Qu'on s'imagine le souci des Supérieures ! Cette fois encore, la Divine Providence veillait sur nous. Après 3 semaines tout à coup -de nuit- nos pensionnaires disparurent sans crier gare, mais laissant sur place, toutes les munitions. Le lendemain matin, la maison était vide, malheureusement pas pour longtemps. L'après-midi, la place fut prise par les techniciens de l'aviation. Ceux-ci s'en allaient, chaque jour, travailler à la plaine de Beauvechain, plutôt, à celle de 'Le Culot'. Les officiers cette fois, étaient corrects et bienveillants. Un samedi soir, à 10h, ils reçurent ordre de se replier sur Aix la Chapelle ; ils étaient menacés d'encercllement. Ils vinrent nous avertir, que les troupes partaient à 1h de la nuit. Les officiers quitteraient en voiture à 3h du matin. Manquant de véhicules nécessaires, ils étaient forcés d'abandonner leurs provisions. Ils nous engagèrent d'en prendre possession en compensation des réquisitions opérées par les troupes d'invasion. Deux sœurs sont allées, de nuit, mettre de côté certains produits de ravitaillement : au milieu du branle-bas, dans l'obscurité. Sinistre !

Tandis que les techniciens se retiraient par une porte, arrivèrent par l'autre, les 'Verts', c. à d. les hommes du service des transports. Ils n'étaient plus que quelques-uns de tout un régiment, et ne possédaient plus rien !

Puis, à minuit, les fantassins, misérables et mal vêtus. Beaucoup n'étaient plus jeunes, tous en avaient assez de la guerre, et n'aspiraient qu'à regagner leurs foyers. Parmi eux, un groupe assez notable de Polonais. Ils demandèrent, comme une grâce, de pouvoir aller prier à la Chapelle. On était émue en voyant leur foi et leur recueillement. Comment donc faisaient-ils partie de l'armée allemande ? Ils avaient d'abord, été enrôlés de force dans la 'Arbeiterjugend'. Puis, après 6 mois, on leur endossa l'uniforme militaire et on les versa dans l'armée, où ils étaient surveillés de près. Ces dernières troupes ne séjournèrent qu'un jour au Val. Dans la nuit du dimanche au lundi, un fort coup de sonnette. On va voir : tout est vide ! C'était le signal d'adieu.

Nous étions en '*Zone de guerre*'. On devine aisément ce que recèle cette expression. Que verrions-nous encore ? Une escadre de tanks du type '*Panthère*', une cinquantaine, vint se ranger autour de notre propriété, avec mission d'arrêter pendant 3 jours, les armées alliées, qui s'avançaient, et de couvrir ainsi la retraite. A la demande de sœur Anna, les hommes enlevèrent une partie des munitions dangereuses. Seulement, chaque corps d'armée ayant ses armes propres, ils ne pouvaient utiliser ce que les autres avaient abandonné. On attendait les Américains. Déjà le bruit courait, qu'ils se battaient à Wavre. Si leur n'était pas entravée, ils pourraient être chez nous dans un jour ou deux. On passerait la nuit dans les caves : tel fut la recommandation de l'armée blanche. Une partie des sœurs et les enfants qui étaient avec nous, s'installèrent dans les caves du Directeur ; les autres, dans les sous-sols de l'Ecole normale. C'était une splendide nuit, fin de saison. Pas un nuage au ciel et un beau clair de lune. De nos abris, nous entendions des passages à la Chaussée. C'était la plaine de Beauvechain qui évacuait. Les troupes amenaient les moutons qu'elles élevaient là, et prenaient en chemin, les chevaux des fermes. Contrairement à ce que l'on avait prévu, aucune action militaire ne s'engagea. Le lendemain, Monsieur le Directeur dit la Sainte Messe dès 5h du matin pour prévenir toute surprise désagréable. Entretemps, on se battait à Wavre. La lutte fut dure, mais les alliés eurent le dessus. Les Allemands, voulant leur couper le passage, résolurent de faire sauter le pont. Alerte ! A un heure et demie tout le monde dans les abris. L'après-midi se passe. On avait ouvert toutes les fenêtres. Au village des hommes courageux tentèrent, sans succès, de sauver le pont miné. A 4h, on sort des caves. Les tanks filaient à toute allure sur la Chaussée, en direction de Tirlemont. Il fallait voir au moins cette fuite. On ne pensait plus qu'au bonheur d'être libérées, quand, tout à coup, une formidable explosion fit voler en éclats 300 vitres. Le pont était détruit. Le dernier tank partait avec toute la vitesse dont sa masse était capable. C'était le 7 septembre. Le lendemain, la cérémonie de profession s'accomplit dans la paix. Les Américains s'installèrent d'abord dans des tentes. Au pensionnat, on s'attela à la besogne. Il fallait vider, nettoyer à fond les locaux, tout préparer pour la rentrée des élèves. On espérait ouvrir une année scolaire paisible et régulière.

Nul ne sait de quoi le lendemain sera fait. L'avant-veille de la rentrée, visite d'un major Américain. On installera, et cela immédiatement, une ambulance pour aviateurs, dans l'aile de Ste Anne. La salle de gymnastique, à l'Externat servira de dépôt pour les provisions. Vidons donc chambres et salles, et regagnons toutes le vieux couvent. Une nouvelle fois, il fallait improviser des classes, aménagées le moins mal possible. On disposait encore de l'Ecole normale, heureusement. Les Américains se chargèrent de tout l'ameublement et de tout arrangement de l'Ambulance. Il faut leur rendre justice ; ils surent magnifiquement tirer parti des ressources du bâtiment.

Le major était un homme de cœur, père de famille et parfait chrétien. A cette époque, nous étions fortement rationnées pour l'électricité. Par un truchement, il nous procura de la lumière et du courant pour buanderie en boulangerie. Il ne manquait rien au ravitaillement des troupes Américaines. Le major voulut que la Communauté profitât de leur abondance. Ce supplément de nourriture fut bien apprécié. Les jeunes religieuses avaient besoin d'être fortifiées. L'ambulance resta chez nous, 5 mois. Mais à un moment donné, on crut devoir se retirer et reculer. C'était lors de l'offensive de '*von Runstedt*'. Mais n'anticipons pas ! On avait dû évacuer Ste Anne pour les Américains. Vers le 20 décembre, on dut céder l'aile de l'Ecole normale aux Anglais '*Welsh Guards*'. Les pauvres revenaient du front ; harassés, épuisés, tombant de fatigue.

Pour la Noël, on comptait leur préparer un petite fête, comme on avait fait pour les Américains. Il faut noter, qu'entre les deux groupes, il n'y eut aucune fraternisation. On se côtoyait ; mais on ne se connaissait pas. Hélas ! Les malheureux *Welsh Guards* ne se reposeraient pas, ils ne jouiraient pas du petit régal, qu'on leur avait préparé. Au lieu de la messe de minuit, à laquelle quelques uns avaient souhaité assister, ils furent envoyés, cette nuit même, au feu. Il fallait du renfort pour briser l'offensive Allemande. Ils en eurent raison. Après 15 jours, ils revinrent joyeux et fiers, n'ayant perdu qu'un seul homme. Cette fois, on leur fit fête, et, dès lors, ils crurent à nos sentiments de bienvenue. Ils restèrent au Val 5 semaines.

Entretemps les Alliés progressaient, poursuivant l'ennemi. On sait ce que cela a coûté de luttes et de sacrifices. D'hommes, surtout en Hollande et aux frontières Allemandes. Les *Welsh Guards*, envoyés de ce côté, eurent beaucoup à souffrir. L'ambulance Américaine, étant une ambulance de deuxième ligne, suivait. Elle fut transférée à Steyl, dans le couvent des Pères du Verbe Divin ; puis elle passa en Westphalie.

Il va de soi, que tous ces passages de militaires furent marqués par de grandes déprédations, et que des restaurations s'avéraient urgentes. Elles se faisaient petit à petit, selon les possibilités. On était enfin libre, et entièrement chez soi ! A partir de 1945, on put goûter le charme d'une vie de travail régulier. Les élèves affluaient, presque trop pour nos installations. C'était du bien à faire. C'était aussi la nécessité de se gêner. On acceptait de grand cœur, difficultés et petits sacrifices. Une seule pensée animait tous les membres de la Communauté : 'Faire le bien ! le plus et le mieux possible !'. Les jeunes éléments y mirent tout leur entrain et toute leur générosité. Les anciennes y virent une occasion précieux de se rendre utiles encore et de s'oublier elles-mêmes.

Evacuation – mai 1940

Le vendredi 10 mai 1940 avant-veille de la Pentecôte, toute la maison du Val Virginal fut réveillée dès 5h. par l'explosion des bombes au-dessus de la plaine d'aviation de Gossoncourt. C'était la violation brusque et traîtreuse de notre territoire ; c'était le signal de la guerre – guerre qu'on avait, redouté depuis près de deux ans – guerre qui serait plus terrible et plus destructurée encore que celle de 1914-1918.

Dès 9h. du matin, toutes nos élèves quittèrent l'Institut sans même songer à mettre, quoi que ce soit, en sûreté !

La surprise et l'angoisse obsédaient les esprits et paralysèrent les forces. On voulait, malgré tout, se faire illusion. Tant de précautions avaient été faites pour arrêter l'envahisseur, en attendant l'aide des puissances garantes de notre neutralité. Par une protection toute spéciale de la Providence, le Val Virginal avait échappé aux ennuis de l'occupation militaire au cours de l'autre guerre. Aurions-nous encore une chance identique cette fois ? Hélas ! tout devait marcher avec une rapidité insoupçonnée, et plus d'une surprise désagréable nous était réservée.

Le jour de la Pentecôte, à 4h. de l'après-midi, une estafette de l'armée belge vint demander d'ouvrir les grillages, pour permettre aux troupes de défense de se retirer en traversant notre jardin. On s'attendait à une action le long de la Gette. On résisterait sans doute, mais la supériorité des forces attaquantes faisait envisager la nécessité d'une retraite.

Dans ces conjonctures, la Révérende Mère, inquiète du sort de ses religieuses, résolut de les faire partir, qui à Hal, qui à Nivelles. C'était le soir ! Une communion tardive fut distribuée pour consommer les Saints Espèces et empêcher toute profanation éventuelle. Vers 7h. on s'en alla, à pied, par petits groupes, cherchant un abri pour la nuit ; à Hoksem – à Meldert – à La Bruyère. Le lendemain, lundi de la Pentecôte, tous ces groupements tâchèrent d'atteindre le but assigné, utilisant les derniers trams en circulation, certains même bénéficiant de l'aide complaisante des armées en marche.

Hal vit bientôt affluer toutes les sœurs de Hougaerde et de Nivelles. Cette dernière cité, livrée aux bombes et aux flammes, dut être évacuée. Les alertes se succédaient ; on ne se sentait même plus en sûreté à Hal. Et de nouveau, ce fut l'exode, vers la France. Un groupe aboutit à Menin, l'autre irait jusque Tourcoing. Ce sont les péripéties de ce dernier que je veux relater ici. On avait diné une dernière fois ensemble. Le directeur de Hal -Monsieur l'abbé Coen, ancien aumônier militaire avait réuni la Communauté à la Chapelle, récité les prières liturgiques pour les voyageurs, et béni les partantes.

L'attente d'un train pour Bruxelles fut si désespérément longue, que l'on décida à rentrer au couvent. Mais le peur surexcitait les esprits. Second départ définitif à 3h. Vers 5h., une foule de fugitifs stationnait devant la gare du midi, tandis qu'un combat d'avions se livrait au-dessus de nos têtes. Il y eut même une petite bagarre entre individus, qui paraissaient peu sûrs, et les gendarmes, gardant l'entrée. Enfin, la porte s'ouvre, et ce fut la ruée vers le train -le seul en gare : le dernier. Une partie des sœurs avaient trouvé place dans un des dernières voitures. Elles y trouvèrent une société sympathique et bienveillante. Le plus grand nombre était monté dans les premières voitures. Ces dernières tombèrent au milieu d'un groupe d'espions.

On attend ! Enfin la machine se met en marche. Le train sort de la gare. Immédiatement nos sommes repérés par une escadre d'avions Allemands ; 25 appareils nous accompagneront, nous entoureront, nous protégeront ! pendant tout le trajet. Mais voilà que le train stoppe ! Nous attendons ! Nous attendons ! Le jour baisse. L'obscurité doucement descend. Le train était coupé en deux ; la première partie seule, avec les espions, était partie. Ce n'est que trois heures plus tard, qu'une locomotive vint remorquer nos voitures. Il paraît, d'après certains propos surpris par les sœurs de la première voiture, que notre train (le second) devait être bombardé avant d'atteindre Courtrai. Heureusement que la Providence veillait ! Ce plan ne pourrait se réaliser.

Enfermés (à clef) dans le train, nous roulions dans la nuit et l'obscurité à travers la campagne. En pleins champs, arrêt pendant huit longues heures. Des troupes, semblables à des spectres, nous encerclaient. Des réflecteurs braquaient leurs phares sur nous. Enfin, l'aube revenue, nous retournons en arrière. A Denderleeuw, où nous avions passé déjà la veille, nos deux trains se rencontrèrent. Nous pûmes nous saluer les uns les autres ; mais de loin ; impossible de nous réunir ; personne ne descend !

Et puis, on recommence ; on avance ; on recule ; on fait des détours ; on repasse par où on a passé déjà. Après 27 heures, on atteint les villages avoisinant Courtrai. Les signaux se multiplient, les avions se rapprochent et se groupent. Les habitants des localités (Avelghem, Zweveghem) s'effrayent. On donne l'alerte. L'armée belge intervient. Le train, arrêté à Zweveghem doit être évacué. Visite des passeports. Certains individus suspects sont suivis. Une petite de Hougaerde, confiée aux sœurs, devient malade. Le docteur appelé, diagnostique une rougeole. Cette enfant, sous la garde de Sœur Marie d'Oignies, reste dans le train et arrive à Courtrai, où une voiture de l'hôpital vint prendre l'enfant et la sœur. Elles furent hébergées et soignées chez les religieuses avec une charité au-dessus de tout éloge. Malgré tous les essais de nous retrouver de part et d'autre, la pauvre Sœur Marie d'Oignies ne put rejoindre ses consœurs. Elle demeure chez les religieuses hospitalières jusqu'à la capitulation de la Belgique, partageant les soucis et les épreuves de cette communauté, dont la demeure fut sinistrée et rendue inhabitable. Quand, après la reddition de l'armée, la circulation, à l'intérieur du pays reprit, elle tâcha, par étapes, de regagner Bruxelles. Là elle consulta le R.P. Cools, qui lui offrit gracieusement à dîner, lui conseilla de se rendre à Hal, et lui indiqua les moyens d'y arriver. Ce fut en la fête du Sacré Cœur, que notre sœur et sa protégée rentrèrent dans la Communauté Halloise. La joie du premier retour faisait espérer de voir sous peu arriver les autres fugitives. Mais, retournons à Zweveghem. Nous voilà donc déposée vers 6h. du soir, dans une localité inconnue, où on ne nous attendait pas. Ce que nous ignorions, c'est que, en ces circonstances, il fallait s'adresser au Comité pour les Réfugiés, si on voulait obtenir un gîte et du secours. Le reproche nous en fut fait, sans amertume, par Monsieur le Bourgmestre du lieu. Nous nous

étions mises, nous-mêmes en quête d'un asile pour la nuit, décidées de poursuivre le lendemain, notre route vers la frontière Française.

A l'hospice, où nous nous adressâmes d'abord, nous ne fûmes pas reçues. La sœur portière nous conseilla d'aller chez les Dames de S. Nicolas, qui tiennent une école dans la localité. La grosse difficulté pendant nos pérégrinations fut toujours le nombre des sollicitantes. En petits groupes nous aurions facilement trouvé à nous caser. Mais nous étions 48. Et parmi nous 7 laïques.

Les Dames mirent à notre disposition une salle. Le Comité de la ville nous fournit des bottes de paille et nous assura journellement la ration de pain pendant la durée de notre halte. Car un ordre venait d'être lancé : 'Toute circulation de civils devait être suspendue pendant 48 heures, pour raison de passage de troupes. Un banquier offrit le couvert et le logement à deux religieuses. On laissa bénéficier de l'offre, celles qui étaient plus faibles et plus fatiguées. En réalité, le passage de troupes n'eut pas lieu. En retour de l'hospitalité reçue, nous voulûmes nous rendre utiles en faisant la lessive et le repassage des sœurs. Après deux jours, nous décidons d'aller plus loin.

Le dimanche après-midi, 19 mai, nous nous rendîmes par les sentiers à travers champs, évitant les grandes routes, à Belleghem, où les Sœurs de St.-Joseph nous accueillirent, malgré l'encombrement d'une maison pleine de fugitifs venant de : St.-Jouen (Sœurs de Charité avec vieilles dames pensionnaires, de Mons (Familles en fuite), de Tournai (prêtres et laïques), Le Comité ici, ne pouvait plus rien pour nous. Les Anglais se retiraient devant nous et les Allemands nous suivaient de près. Les sœurs poussèrent la charité jusqu'à nous préparer un souper chaud et réconfortant. Puis nous passâmes la nuit dans une classe, secouée par les bombardements de Tournai, dont les fumées s'apercevaient au loin.

Le lendemain, de nouveau en route par une température tropicale. On marcha 5 heures consécutives, laissant sur le côté Rollegem, pour atteindre les portes de Mouscron vers le spir. Qui n'a pas vu cet exode, ne peut s'en faire une idée. Les chaussées drainaient une foule compacte, marchant silencieuse, chargée de bagages de toutes formes et de toutes dimensions. Des véhicules divers, depuis l'auto jusqu'à la charrette, depuis le camion jusqu'à la voiture d'enfant, traversaient ce cortège sombre. Vu l'accotement, les troupes Anglaises s'en allaient au combat.

Mouscron était fermée. Défense d'entrer dans la ville. Sœur Marie François, connaissant un peu d'Anglais, parla avec les soldats de garde. Ils se laissèrent convaincre et permirent aux religieuses de traverser la cité. A l'autre extrémité, trois chaussées s'ouvrirent devant nous : vers Menin, vers La Marlière, vers Wervicq. Il nous semblait que la Vierge de La Marlière nous invitait. Nous passâmes la frontière. Le vénérable curé de la paroisse nous offrit, comme refuge, sa salle d'œuvres. La gouvernante du presbytère s'en allait aux emplettes (en Belgique !!) et nous faisait la cuisine. On dormait sur une chaise, tant bien que mal. On se lavait à l'unique robinet qui se trouvait là. Bref, une vie de bivouac. Mais on avait l'église toute proche. C'était le pain de l'âme assuré. Nous reçûmes la bénédiction de Notre Dame de La Marlière, avec l'imposition de l'étole. C'était la gage d'une protection, que nous avons sentie toute spéciale, en plusieurs circonstances. Nous passâmes 2 jours à La Marlière.

Cela ne pouvait durer. Des combats se livraient tout près ; nous entendions le tumulte intermittent du recul ou de l'avance des armées. La première nuit, nous fûmes régalées d'un combat d'avions au-dessus du toit vitré qui nous abritait. Une bombe tomba entre l'église et la salle que nous occupions. Heureusement, elle n'explosa pas. Protection de Marie ! la statue monte la garde au sommet de la coupole de l'église.

On voulait poursuivre vers St. Pol. Un camionneur dissuada Sœur Marie Xavier de réaliser ce dessein. nous y aurions probablement péri. Encore une interlocution indirecte de la Vierge ! Sœur Marie Xavier avec Sœur Ignace se redirent alors à Tourcoing, espérant trouver une issue. En route elles faillirent être arrêtées par des sentinelles Anglaises, qui les prenaient pour des espionnes. Les Anglais avaient la phobie des espions, et croyaient en reconnaître en chaque prêtre, en chaque religieuse.

A Tourcoing, rien à faire ! la ville s'était vidée sur une fausse alerte : manigance Allemande. Il n'y avait plus de Comité pour Réfugiés ; il n'y avait même plus d'administration à la mairie. On ne pouvait donc rien pour nous. Les sœurs se rendirent chez Monsieur le Doyen. Celui-ci demanda aux Sœurs Dominicaines de la Présentation, de nous héberger momentanément, en attendant qu'il trouvât une résidence pour nous. Moseigneur Liénard, évêque de Lille, avait notamment donné l'ordre de mettre à la disposition des religieux évacués, les couvents vides.

Nous débarquâmes à la rue de la Cloche : un avant-garde, le mercredi soir, en auto avec l'aumônier des religieuses.- tout le groupe, le jeudi matin, en camion. On mit à notre disposition un dortoir de 26 lits (nous étions 48) et une salle, comme réfectoire et chambre de travail. Dès le premier jour, toute la ville était sans eau. Pas de pain à trouver. La femme d'un boulanger, rappelé sous les armes, se mit à cuire, et on faisait la file, parfois pendant une demi-journée. La maison des Sœurs Dominicaines, mal située, fut déclarée non qualifiée en cas d'une action. Les officiers nous prièrent de nous retirer le vendredi. Monsieur le Doyen, de concert avec le Révérend Curé de la paroisse du Sacré-Cœur, nous offrit 2 petits couvents contigus à la rue d'Austerlitz. Nous préférâmes nous serrer et ne pas scinder le groupe. Le soir, nous entrions dans la maison des Dames Auxiliatrices du Purgatoire. Le Sacré-Cœur nous accueillait dans sa paroisse pendant la neuvaine préparatoire à sa grande fête.

Cette fête eut quelque chose de mélancolique et de triste ; malgré les belles cérémonies à l'église paroissiale, à 20 minutes de chez nous, on sentait l'exil. Nous avions une jolie chapelle ; mais Jésus n'y résidait pas, faute de prêtre desservant. Enfin, nous pourrions reprendre la vie régulière. De commun d'accord, tout le monde reconnaissait Sœur Marie Xavier comme supérieure. On gardait le silence ; on faisait la méditation en commun avant de se rendre à l'église pour la sainte messe et la communion. On s'occupait de petits travaux manuels : cuisine, nettoyage, lessive, chapelet. L'office se disait en commun. Les repas se prenaient ordinairement en silence, avec courte lecture spirituelle.

L'éloignement du chez soi commençait à peser. On avait appris – et comment ! la capitulation de l'armée. Mais on ne savait rien de Hougaerde, des autres maisons, des sœurs laissées au pays.

Une idée ! On s'adresserait à St. Joseph, le recours dans les grandes difficultés. On commence une neuvaine. Dès le troisième jour, on apprend de la mairie, que nous sommes autorisées à rentrer en Belgique ; mais par nos propres moyens. On se met en quête d'une véhicule, au moins jusqu'à la frontière. Rien à trouver dans toute la ville ! Au cours de ces recherches, Sœur Marie Madeleine, l'infatigable, rencontre des sœurs belges : de Virginal, de Louvain. Ces dernières ont près d'elles -les dirigeant comme un supérieur- un chanoine de l'Abbaye de Park ; le Révérend Père Edouard. On demande une entrevue. On apprend que les Allemands prennent à Mouscron, des réfugiés et les conduisent, en camion, jusqu'à Bruxelles. Un projet est co-nçu, qui met tous les cœur à l'espoir. Le Révérend Père se rendra le lendemain, dès 6 heures du matin, à Mouscron, pour s'informer et retenir des places. Il sera accompagné d'une représentante de chacune de Communautés belges, sollicitant le rapatriement : Louvain, Sœurs de Marie – Virginal, Sœurs des Sacrés Cœurs – Huldenberg, Sœurs Annonciades – Hougaerde, Hal, Nivelles, Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur. Notre déléguée fut encore Sœur Marie Madeleine. Et tandis que les envoyées étaient en route, nous redoublions d'ardeur dans la supplication pour un heureux résultat. On avait calculé que vers midi, ce petit corps expéditionnaire aurait pu être de retour. Midi passe ! Deux heures ! Quatre heures ! Toujours rien ! Enfin, pendant la récitation du chapelet, vers quatre heures et demie, notre sœur entre, on l'entoure. Quelles nouvelles ? Le dernier camion du service de transport était parti ce matin-là même, à l'heure réglementaire : 7 heures. Mais on avait trouvé autre chose. Le Révérend Père, exténué avait demandé de revenir dans une heure pour tout régler. Et le soir, voici ce que nous apprenions : le retour se ferait en trois fois en autocar et camionnette, à savoir : le jeudi 6 juin, Hal et Virginal – le vendredi 7 juin, Nivelles (jusque Bruxelles), Huldenberg et une partie des sœurs de Louvain (jusque Louvain) – le samedi 8 juin, le reste des sœurs de Louvain et Hougaerde. Oh ! Le bon St. Joseph ! Il nous avait bien écoutées. J'ajouterai, qu'en la fête du Sacré-Cœur, sur le conseil de

Sœur Marie Xavier, chacune de nous, avait fait dans son cœur, une promesse, suivant sa dévotion et son attrait, à accomplir si nous rentrions à bon port.

Que s'était-il donc passé à Mouscron ? Quelque peu déçu par la suppression du service de transport par camions Allemands, le Père Edouard se mit à parcourir la ville à la recherche de quelque autre moyen de quitter la France. Il rencontre une camionnette chargée de choux-fleurs. Il s'informe. C'est un Malinois, qui, chaque matin, vient approvisionner le marché de légumes de Mouscron. Le propriétaire a été » pillé par les troupes ennemies pour la valeur d'au moins un demi-million (en 1940). Il possède encore un autocar à 40 places ; mais n'a ni essence, ni permis de circuler. Le Révérend Père lui demande s'il accepterait de faire la triple course, s'il lui obtient les deux. L'accord est conclu. L'ordre indiqué sera suivi. Le dernier voyage est le plus long. Il y a eu là un peu de diplomatie : l'ordre inverse n'aurait-il, peut-être, pas découragé les conducteurs avant la fin du rapatriement complet ? Pour toute sûreté, cependant, le dévoué Père fera le voyage, aller et retour, les trois jours consécutifs.

Restait à obtenir des papiers en règle. A la *Kommandatur* de Mouscron, rien à faire. Il fallait se rendre à Menin, et l'on disait le commandant en chef peu commode. Père Edouard emprunte une bicyclette, tandis que les religieuses restent sur place. A Menin, on veut retarder l'apposition des signatures le chef étant absent. Alors le Père se dresse dans toute sa dignité, déclare qu'il vient de Louvain, qu'il est professeur, qu'il exige les signatures immédiatement. Devant les mots 'Louvain – professeur', toute résistance tombe, et le Père dicte la formule des autorisations. Donc chaque matin, à 7 heures, les partantes se trouveraient à la frontière à Mont à Leux. Hougaerde aurait son tour le samedi matin. Le vendredi à 3 heures une religieuse de la Sainte Union, ayant été faire des emplettes à l'épicerie, vient nous avertir que le bruit court, qu'on fermera la frontière ce soir à 6 heures. On se consulte, on avertit les Sœurs de Louvain. En hâte, on fait les paquets, on porte les clefs de la maison aux Dames de la Sainte Union, nos voisines, on emprunte une baladeuse (charrette à bras) pour le transport des bagages jusqu'à Mont à Leux, et en route ! Où passerait-on la nuit ? Peu importe ! La Providence et notre bonne Mère du Ciel soignaient pour nous. Les Sœurs de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus nous reçoivent avec une amabilité toute cordiale, nous préparent même un bon bouillon, et le déjeuner du lendemain. On tâche de trouver un peu de sommeil sur une chaise à l'école ménagère. On est heureuse ; on respire l'air de la patrie. Puis, exactement à heures les deux véhicules sont-là. Recommandation est faite aux conducteurs de ne pas se séparer. De point en point, les sentinelles Allemandes nous indiquent la route à suivre. On n'est plus libre d'aller comme on veut. Les jours, l'itinéraire fut différent. Arrêts nombreux, toujours quelque peu inquiétants. Mais notre Cicérone s'en tire à merveille. A Louvain, les religieuses rentrées la veille, nous offrent un dîner complet. Puis en avant, pour la dernière étape. A 3 heures nous rentrions dans notre cher home, après un mois d'absence. La Révérende Mère, ce midi même, était partie pour Hal, afin d'obtenir quelques renseignements au sujet de ses filles absentes. Toutes sortes de bruits avaient fait le tour. On avait même assuré, savoir de bonne source, que nous étions en Espagne. Notre chère Mère apprit le soir, à Hal, l'heureuse nouvelle de notre rentré -au grand complet- au Val. Le voyage de retour : Mont à Leux – Hougaerde nous fut compté 150 Fr. par personne.

Groupe de Menin (Noviciat).

Les sœurs du noviciat, avec quelques jeunes sœurs professes, furent envoyées, sous la direction de la Maîtresse des novices à Nivelles. Elles quittèrent le Val, le dimanche de la Pentecôte vers six heures et demie et atteignirent La Bruyère à neuf heures et demie du soir. Elles y passèrent la nuit à la cure. Levées dès deux heures et demie le lundi matin, et réconfortées par le Pain des forts, elles se remirent en route dès l'aube, et par étapes. Grez Doiceau, Wavre, Bois Seigneur, elles aboutirent chez nos Sœurs à Nivelles, où elles trouvèrent l'accueil le plus fraternel. Elles ne feraient qu'y passer. A peine installées, elles poursuivaient vers Hal, dès le mardi après-midi, fuyant les bombes et les incendies.

Hal encore ne pourrait être qu'une halte. Le groupe partit en tram le mercredi vers midi. Comme tous les fugitifs on espérait gagner la France. A Bruxelles-midi un train pour évacués était garé à 'La petite Ile'.

Nos sœurs connaîtraient les avatars d'un exode mouvementé, tout comme celles qui les suivraient une couple d'heures plus tard : avances, reculs, arrêts en pleine campagne, détours, société d'avions bombardiers, attaque de nuit à la mitrailleuse. Débarquées à Waereghem, elles arrivèrent en autobus à Harlebeke, passèrent par Courtrai, et s'arrêtèrent enfin chez les Sœurs QAugutines à Menin. C'était le samedi 18 mai à 12 heures. Leur pérégrination avait duré trois jours.

A Menin, les sœurs eurent la bonne fortune de rencontrer Monsieur l'Abbé Heylen, aumônier de la prison à Louvain. Celui-ci s'intéressa aux sœurs, petite communauté de 14 religieuses. Il se fit leur directeur pour tout le temps de l'exil.

La Flandre était devenue le rendez-vous de tous ceux qui désiraient trouver un lieu sûr. Il y eut des rencontres inattendues ; le R.P. Toye (missionnaire de Kingandu), Monsieur l'Abbé Roels (ancien aumônier des Sœurs d'Anvers, actuellement (curé à Berlaer), le R.P. De Roeye (de la maison Ruysbroeck.

Menin devint un centre de combat. La ville, prise et reprise, connut toutes les angoisses et les horreurs d'un champ de bataille. Les sœurs offrirent leurs services pour aider à la clinique, et y soigner les blessés. Les bombes éclatent, les maisons s'écroulent ou flambent. A la maison St !. Georges, le Saint Sacrement est transporté dans la cave. On y fait le salut comme, jadis, dans les catacombes.

C'est au milieu de se désarroi tragique, que le dévoué Monsieur Heylen, remémore le 25^e anniversaire de son ordination sacerdotale. Les sœurs le congratulent en lui offrant un bouquet spirituel, petite attention à laquelle il fut très sensible.

La providence veillait sur ses enfants. Malgré tous les dangers courus, malgré les obus, les bombes, dont plus d'une endommagea la résidence de nos sœurs, ou explosaient très près, aucune d'elles ne fut blessée. Toutes purent rentrer à la maison, saines et sauvées.

Pour les personnes que les détails peuvent intéresser, nous donnons, en supplément le carnet de route rédigé au jour le jour, par la maîtresse des novices.

Dès que l'armée belge eut déposé les armes, les évacués tâchèrent de rentrer chez eux. Les sœurs entrevoient la même possibilité.

Le jeudi, 30 mai fut un jour de récollection, préparation à la Fête du Sacré-Cœur. Cette grande fête marqua l'aube du retour.

La nuit avait été calme. Monsieur Heylen s'était séparé de la Communauté. Il y eut grand'messe et rénovation des vœux. A 11 heures on quitte la maison hospitalière de St. Georges et on marche vers Courtrai. Là, on asse la Lys en radeau. Après bien de recherches on trouve un gîte chez les Religieuses Paulines, à quelques pas de l'église Notre Dame. C'est la fête de Marie Médiatrice. La Vierge accueille les sœurs dans son sanctuaire samedi, premier juin. C'est le mois du Sacré-Cœur. Nous avons le bonheur d'assister à une messe chantée et à l'office. Comme le dimanche, il est inutile de chercher un moyen de transport, on résolut de prendre un jour de repos, et de refaire ses forces pour une nouvelle étape. On espérait, le lendemain, aller jusque Audenaerde.

Le lundi, après la messe, le Révérend Père directeur, un Père Blanc, bénit les sœurs. Cel\$les-ci se mettent en route vers neuf heures et demie. Elles font 7 km, avec de courts arrêts en route. La fatigue se faisant sentir, on demande l'hospitalité aux Sœurs Gyselbrechtegem. Monsieur le Curé fait aux sœurs voyageuses l'honneur d'une messe chantée le mardi matin. On part en chariot vers huit heures moins quart et l'on débarque à Audenaerde à 11 h. Cette fois on poursuit en autorail. Il y a foule. Le groupe des sœurs se divise : une première équipe part à 12 h. La seconde partie à 2 h. A Grammont, arrêt chez les Sœurs de Marie.

On parvient à conclure un accord avec un conducteur d'autocar pour la dernière étape du voyage, mais il faut attendre le lendemain pour réaliser le projet. On s'embarque le mercredi, 5 juin à 8 h, et on roule, via Ninove, Enghien, Hal, Bruxelles, Tervueren, Tirlemont. Bientôt on voit

poindre le petit clocher de notre pieuse chapelle, et les tours de l'école normale. Une sentinelle Allemande assure que les religieuses sont toujours dans le couvent, que les militaires occupent en partie. Nous pénétrons dans la drève et sommes très émues en revoyant les chères Supérieures, les sœurs âgées et infirmes, que nous avons si brusquement quittées, il y a un mois. Il était midi. On se réunit au réfectoire pour les agapes fraternelles. Au cours du frugal dîner une surprise. Son Eminence le Cardinal arrive à l'improviste. Prestement on enlève ce qui est sur la table, afin de pouvoir préparer un repas quelque peu convenable.

Supplément au chapitre 'Evacuation' : Journal de route rédigé par la maîtresse des novices.

Pentecôte, 12 mai

Départ précipité à 6 h 1/2 à pied ; arrivée à La Bruyère à 9 h. et demie.

Lundi 13 mai

Lever à 2h1/2 ; communion ; départ à 4 h ; toujours à pied ; arrêt à Grez-Doiceau à 7 h., déjeuner à l'Hospice ; trams jusque Wavre, Braine l'Alleud, Bois Seigneur, Nivelles ; accueil chaleureuse des sœurs ; nuit passé à l'abri.

Mardi 14 mai

Le noviciat s'installe à Nivelles ; à une heure et quart alerte ; incendie de la ville ; départ en train pour Bruxelles à 4 h. ; de Bruxelles à Hal : train ; on arrive chez les sœurs à 7h1/2.

Mercredi 15 mai

Les bombardements se succèdent ; départ pour Bruxelles à 12 h. ; en route vers la France par train d'évacués à 4 h. ; la route suivie est : Bruxelles, Hal, Enghien, Bassily, Lessines, Ath, Leuze, Ath, Lessines, Ellezelle, Sotteghem ; nuit dans la campagne.

Jeudi 16 mai

Grammont, Sotteghem, Gand, La Pinte, Deinze, Waereghem.

Vendredi 17 mai

Arrivée à 4 h. ; on se restaure ; on achète quelques provisions ; on repart en autobus à 7h10 pour arriver à Harlebeke à 8h ; à Harlebeke on s'arrête chez les Sœurs de l'Hospice ; après le déjeuner et les soins de toilette, on s'accorde un peu de repos ; départ à pied, à 1h ; arrivée à Courtrai vers 2h ; à Marq à 3h1/2 ; goûter chez les Sœurs de l'Immaculée Conception ; départ pour Lauwe à 5h et arrivée à 6h1/2 ; accueil cordial des religieuses et réconfort

Samedi 18 mai

On repart vers 9h1/2 et l'on arrive à Menin vers 12h ; la route se fait à pied ; reçues chez les Sœurs Augustines de St. Georges ; nous y passons la nuit, dormant sur des ressorts. Rencontre providentielle de Monsieur l'aumônier Heylen.

Dimanche 19 mai

Nous passons la journée chez les Sœurs de St. Georges ; d'autres religieuses arrivent en groupes nombreux ; la frontière française est fermée ; les évacués et les fugitifs passent et repassent déconcertés ; le canon tonne.

Lundi 20 mai

Matinée calme ; couture ; repassage ; nous préparons le changement de notre costume : suppression du couvre-chef, le voile sur le serre-tête.

Rencontre du Révérend Père Toye, de Monsieur l'abbé Roels, du Révérend Père De Roeye.

Mardi 21 mai

Nombreux départs d'évacués ; nous confiant à la Divine Providence, nous décidons de rester ; préparatifs pour un départ éventuel par camionnette ; toutes les religieuses évacuées quittent ; nous restons seules avec Monsieur l'aumônier Heylen, le Père Willems, le Père De Roeye et un Frère.

Mercredi 22 mai

Provisions ; lessive ; alerte et bombardement ; deux sœurs assistent à la clinique.

Jubilé sacerdotal de Monsieur l'abbé Heylen ; nous lui offrons un bouquet spirituel.

Jeudi 23 mai

Nous voyons flamber une rangée de 20 maisons ; la nuit, formidable détonation : les Anglais on fait sauter le château d'eau.

Vendredi 24 mai

Bombardement de la gare ; une famille d'évacués, réfugiée dans une grange, à été atteinte ; jusqu'ici 7 morts et une trentaine de blessés ; les Allemands se rapprochent de Menin ; la ville avec ses 20.000 habitants et ses 50.000 mille de réfugiés sera-t-elle épargnée ? Sacré Cœur de Jésus, protégez-nous ; le Saint Sacrement est transporté, la nuit, à la cave ; nous avons un salut comme dans les catacombes ; nuit tragique : le canon tonne, les bombes éclatent ; nous sommes allées rejoindre les religieuses dans leur abri.

Samedi 25 mai

Le pont, miné, a sauté en partie, au passage d'un camion ; le conducteur est carbonisé ; les bombes ont tué et blessé plusieurs personnes cette nuit ; nous sommes en plein dans la ligne de feu, entre les deux armées ennemies ; Sœur Marie Antoine et Sœur Celine font bonne besogne à la clinique ; un obus est tombé près de la cour ; nous délogeons dans la buanderie.

Dimanche 26 mai

Nuit relativement calme ; les Allemands sont rentrés dans la ville ; vers 5h1/2, nous étions à la chapelle, attendant le Saint Sacrifice de la Messe, lorsque un obus tombe sur le toit, le perforant à plus de dix endroits, et cela à 3m. de nous ; un éclat vint choir à quelques centimètres de Sœur Damienne ; nous avons fui épouvantées, mais aucune de nous ne fut blessée ; Deo Gratias.

Les Anglais reprennent la ville ; lutte acharnée ; offensive et contre-offensive ; trois obus tombent sur la clinique ; sœurs et malades, comme par miracle, sont indemnes ; on transporte les malades dans le sous-sol.

Nous n'avons pas eu de messe, ce dimanche, mais nous avons pu communier dans les sous-sols ; Monsieur le Doyen a fait chercher le Saint Sacrement, qu'on conservait dans le sous-sol. Nuit de frayeur ; combats ; deux canons et une mitrailleuse placés à côté de l'Institut.

Lundi 27 mai

Messe et communion dans le chœur des religieuses ; nous sommes mêlées à la Communauté ; les malades sont entassés dans la cave au charbon ; ils sont plus de 60 ; il y a deux naissances ; d'une cave, nous avons assisté au baptême d'un petit Louis ; Sœur Marie Thérèse et moi, avons été en ville faire des emplettes ; la ville est fort endommagée ; les Allemands ont repris les positions Anglaises ; la nuit s'annonce lugubre ; nous avons un opéré dans notre refuge ; les civils ne peuvent plus circuler, et ... nous n'avons plus de pain.

Mardi 28 mai

Une rafale d'obus au milieu de la nuit ; nous avons entendu 3 messes dans les sous-sols et avons pu communier ; le Saint Sacrifice a été accompagné du concert des poupons ; les réfugiés peuvent circuler pour leurs achats ; la ville est aux mains des Allemands ; nous constatons les tristes effets des bombardements, et entendons le récit de tant de deuils, de tant de ruines ; il fait plus calme, calme précurseur de la catastrophe : 'La Belgique a capitulé, l'armée dépose les armes.'

Les évacués quittent Menin et essayent de retourner chez eux ; le bruit des bombardements se déplace vers la France ; une partie des sœurs regagne le dortoir.

Mercredi 29 mai

Deux messes à la chapelle ; visité tous les blessés , que de souffrances ! que de misères ! les sœurs s'occupent de travaux de ménage ; il y a eu trois naissances ; avons assisté à 2 baptêmes ; nous avons eu la consolation de faire nos exercices spirituels, même une lecture en commun ; nous nous préoccuons de préparer notre retour au Val.

Jeudi 30 mai

Journée de récollection en préparation à la Fête du Sacré-Cœur ; nous espérons partir demain ; fausse alerte : une violente détonation a jeté la panique dans la Communauté ; les Allemands croient à une secousse sismique ; la réalité, voici la cause : dans une prairie toute proche, un

vache a marché sur une bombe qui n'avait pas explosé ; elle la fit éclater ; cette fausse alerte nous a privées de l'heure Sainte à la chapelle.

Vendredi 31 mai

Fête du Sacré-Cœur ! on prendra le chemin du retour ; Monsieur l'abbé Heylen nous a quittées ; nous sentons un peu que c'est fête ; rénovation des vœux ; Mère Prieure nous envoie un pain d'épice ; nous déjeunons au chocolat ; vers 11h nous quittons la maison si hospitalière de St. Georges et mettons le cap sur Courtrai ; nous passons à Wevelghem ; la plaine d'aviation est fortement gardée par les Allemands ; une brave mère de famille, famille de 9 enfants, nous prépare gracieusement une tasse de café à Wellegem ; à Bisseghem, nous assistons au salut ; arrivées à Courtrai vers 5h, nous passons la Lys et la vieille Lys en radeau ; sommes aller goûter chez les Filles de St. Vincent de Paul ; après maintes recherches nous trouvons l'hospitalité chez les Sœurs Paulines, rue de Groeninghen, à quelques pas de l'église Notre Dame.

Samedi 1 juin

Mois du Sacré Cœur ! fête de Marie Médiatrice ! nous assistons à une messe chantée et à l'Office ; le dimanche il est inutile de chercher un moyen de transport ; nous décidons de nous reposer un jour, pour pouvoir faire une bonne étape le lendemain ; nous comptons nous diriger vers Audenaerde.

La nuit, quelques heures d'émotion ; nous dormions dans le parloir d'entrée ; les fenêtres étant privées de leurs carreaux de verre, nous ne sommes séparées de la rue que par une persienne ; passage de troupes jusque 11h ; la sentinelle fait les cent pas sur le trottoir et frappe sur les portes de la maison ; on a tiré un coup de fusil dans la rue ; les sœurs ont été assez effrayées ; dans la soirée, arrivée de réfugiés.

Dimanche 2 juin

Nous assistons à 2 messes ; le Père Directeur Moerman, Père Blanc, nous bénit ; nous nous mettons en route à 9h1/4, emportant le meilleur souvenir du bon accueil reçu à Courtrai ; arrêt à Deerlijk vers 11h ; nous passons jusque Vichte, à 12 km. de Courtrai ; les religieuses de la localité étant absentes, des bourgeois accueillants nous réconfortent d'une tasse de café ; vers 2h nous faisons halte à Anseghem chez les Sœurs de St. Vincent de Paul, dont le beau pensionnat est entièrement occupé par les Allemands ; après une nouvelle marche de 7 km. la fatigue nous incite à demander l'hospitalité aux Religieuses de Gyselbrechteghem ; Monsieur le Curé Delueste est des plus accueillants, et nous procure un gîte pour la nuit, en partie chez les sœurs, en partie chez des personnes de confiance.

Lundi 3 juin

Monsieur le Curé nous fait l'honneur d'une messe chantée ; départ sensationnel en chariot vers 7h3/4 ; nous jouissons du spectacle d'un ravissant paysage ; Gyselbrechteghem est située sur les hauteurs qui dominent l'Escaut ; c'est un point stratégique important ; aussi, il nous paraît être le village le plus éprouvé, rencontré sur notre route ; nous débarquons à Audenaerde vers 11h , après avoir traversé Peteghem, Moeseghem et Beveren ; nous nous restaurons et reprenons la route vers Leupeghem, à 20 minutes d'Audenaerde ; il y a foule pour l'autorail ; la moitié de notre groupe peut partir à 12h, l'autre partie à 2h ; un brave homme, témoin de la déception de celles qui restaient sur place, pilote les sœurs, et obtient pour elles un droit de priorité ; à Grammont, on nous conduit chez les Sœurs de Marie, où nous sommes de suite de la famille ; elles habitent rue du Couvent, 4 ; nous goûtons, prenons un bon bain de pieds et nous apprêtons à aller dormir.

Mardi 4 juin

Nous avons pu faire accord avec un conducteur d'autocar pour notre retour à Hougaerde ; mais nous devons attendre un jour ; nous en profitons pour faire un pèlerinage de reconnaissance à la Vierge de la Montagne ; nous sommes récompensées de la fatigue de l'ascension par le spectacle d'un superbe panorama ; nous prions, nous profitons du bon air et du repos ; puis nous allons rendre visite au Sacré Cœur , superbe statue dorée, qui bénit la ville ; les habitants de la cité l'ont élevée comme ex-voto de reconnaissance après la guerre 1914-1918 ; à part la gare qui a été brûlée et les alentours des ponts, la ville a peu souffert ; il y fait très calme ; Sœur

Françoise rend visite à sa cousine ; nous visitons l'église, où tous les Saints semblent s'être donné rendez-vous ; on se repose l'après-midi avec, au cœur, l'espoir de revoir le cher Val, le lendemain ; soirée intéressante : des gendarmes ardennais nous donnent des nouvelles du front et du pays

Mercredi 5 juin

Départ à 8h en autocar, via Ninove, Enghien, Hal, Bruxelles, Tervueren, Tirlemont ; le cœur bat en nous approchant de Hougaerde ; comment retrouverons nous le Val et ses habitantes ? de la chaussée on aperçoit des soldats Allemands ; interrogés, ils nous disent que les sœurs sont là ; Deo Gratias ! la joie est débordant en revoyant les chères Supérieures restées au Val.

L' Evacuation à La Panne

Vendredi matin, 10 mai 1940, il est à peine 5h que déjà une escadrille d'avions ennemis survole la ville. Ils bombardent le champ d'aviation, heureusement désert depuis un quart d'heure. Deux heures après, on décrète la mobilisation générale car l'ennemi a franchi les frontières belges, hollandaises et luxembourgeoises.

Les jours suivants, ce ne furent qu'alertes continuelles. Le lundi de Pentecôte, à midi, un groupe de sœurs du Val et le noviciat arrivent à Nivelles, l'ordre d'évacuation ayant été donné à Hougaerde. La nuit et la matinée du mardi furent extrêmement calmes. Quand vers une heures de l'après-midi, les sirènes jetèrent leur cri d'alarme. Immédiatement des vrombissements nombreux se firent entendre et Nivelles subit un bombardement intense. En quelques minutes, le centre de la ville n'est plus qu'un brasier. La tour de la collégiale s'effondre, nous sommes entourées de flammes. Sœur Marie-Louise nous quitte avec les sœurs d'Hougaerde. Vers 4h1/2 l'on se rend à la chapelle pour consommer les Saintes Espèces. Un groupe de sœurs se rend alors à la gare pour prendre le train. Trois heures l'on attendit dans le souterrain, car les alertes se succédaient, les avions survolant toujours la ville, visant la gare et le champ d'aviation. Enfin, vers 8h on réussit à se caser dans une voiture bondée et l'on arrive à Bruxelles chaperonnées par Monsieur l'abbé Soille. Mais l'on n'est que 17. Sœur Supérieure et sept sœurs n'ont pas encore quitté Nivelles.

Vers 11 heures du soir, quatre d'entre nous, accompagnées de Monsieur Soille montent dans le train pour Ostende, les treize autres restent sur le quai ; mais le lendemain vers midi, les dix-sept se retrouvent à Ostende après une nuit pénible dans des voitures surchargées et survolées continuellement par des avions ennemis, avertis par des signaux donnés par des espions se trouvant dans le train.

A Ostende, réception très cordiale chez les Sœurs de Saint Vincent de Paul, et dans un home où de bons lits sont mis à notre disposition. Après une heure de repos ... bombardement ... les avions ennemis visent la gare maritime. Nuit mouvementée passée dans les sous-sols. Le jeudi matin, départ en tram pour La Panne. De La Panne à la gare d'Adinkerke, route à pied, dans l'espoir d'avoir un train pour la France. Mais, déception, les trains sont supprimés. Retour à La Panne où l'on est fraternellement accueilli par les Sœurs de la Sainte Obéissance. On y séjourne 15 jours. La dernière semaine, les alertes sont très nombreuses et les combats d'avions particulièrement meurtriers. Les sœurs s'occupent du service des réfugiés qui se font de plus en plus nombreux.

Le jour de la fête du Sacré-Cœur, vers 1 heure, commença le bombardement de La Panne qui ne cessa que le lendemain vers 8h. Après une nuit épouvantable, véritable nuit d'Apocalypse, pendant laquelle, après avoir reçu l'absolution générale, les sœurs communient en viatique, l'on décida de quitter la maison que les avions ennemis survolaient toujours. Un obus avait traversé le bâtiment de part en part et de nombreuses bombes étaient tombées tout autour de nous, sur les chars d'assaut abandonnés dans la cour par les alliés, près de la chapelle, sur les classes, sur une tranchée où les Anglais avaient enfoui leurs munitions.

Les sœurs traversent La Panne, frôlant des cadavres de soldats anglais carbonisés. Sur la grand 'route, elles rencontrent les premiers allemands faisant leur entrée dans la ville. Après 2 heures de halte chez le Curé de la paroisse, elles se rendent à pied à Furnes, bombardée la nuit précédente, et dans un état lamentable. On passa la nuit dans la chapelle de la maison-mère des Sœurs de la Sainte-Obéissance que l'on quitte à regret. Pour sortir de la ville, il faut franchir le canal sur un chaland car les ponts sont sautés. Sœur Donat tombe à l'eau et est sauvée par un réfugié. Après avoir fait à pied le trajet de Furnes à Pervyse, par une grand 'route bordée de camions et de tanks abandonnés., de cadavres de civils et d'animaux, l'on arrive au couvent des Sœurs de la Charité de Roulers. Les locaux ont été réquisitionnés par l'ambulance allemande ; on nous fait néanmoins un accueil des lus cordial. L'o-n rencontre la même sympathie chez les habitants du village. L'un d'eux à la veille de notre départ nous remet un jambon entier. Nous passâmes 3 nuits dans cette demeure hospitalière et un mercredi à 5 heures du matin, nous partions en autocar pour Kortemarck. Arrivées au couvent des Sœurs de Saint Vincent, avant la messe conventuelle, nous y assistons et recevons un accueil vraiment fraternel : repas soignés, lits confortables. Mais notre séjour ne s'y prolongea pas plus de 24 heures, car le lendemain à l'aube, nous prenions l'autorail pour Furnes. Accueillies avec la plus parfaite courtoisie par le Directeur de l'Académie des Beaux-Arts, nous pouvons, après avoir été réconfortées et grâce à son intervention, être casées l'après-midi dans un des autocars qui devait, à 9 heures du soir, nous déposer à Bruxelles en face de lâ gare du Nord.

Nous demandons asile aux Adoratrices du Saint-Sacrement de la rue de la Poste, ce qui nous est donné avec la meilleure bonne grâce. La Révérende Mère et l'Assistante veillent elles-mêmes à notre installation. Le lendemain, premier vendredi du mois et octave de la fête du Sacré-Cœur, après avoir assisté à la messe et communiqué dans l'intime chapelle des Adoratrices, nous prenions le tram pour Hal. ... et en l'octave de sa fête, le Sacré-Cœur nous accueille dans sa maison.

Le lendemain, Sœur Supérieur de Hal accompagnée de Sœur Gerarda se rendent à Nivelles. L'après-midi la Révérende Mère et sœur Lamberta arrivent à Hal. Sœur Supérieur de Hal rentre le lendemain, nous annonçant l'entière destruction de la maison de Nivelles, et le désir manifesté par Sœur Supérieur de voir rentrer les sœurs enseignantes. Sœur Julienne, sœur Josépha, sœur Hortense et sœur Gertrude restent à Hal. Sœur Marie Berchmans, sœur Godelieva, sœur Bernadette, sœur Léonie, sœur Béatrix et sœur Francisca sont désignées pour Hougaerde.

A Nivelles, hébergées chez les Sœurs Conceptionnistes et chez les Sœurs de Jésus au Temple, nous nous installons dans la suite chez Monsieur Delcroix qui a mis sa maison à notre disposition. Après 15 jours, l'autorité occupante nous chasse et nous trouvons asile chez les Sœurs Bleues le 16 juillet.

Le lundi l'on se retrouvait au milieu des ruines, mais prêtes à se remettre à l'œuvre, après avoir éprouvé maintes fois au cours de notre exode l'intervention tangible de la Divine Providence.

La maison d'Anvers durant la guerre 1940-1945².

Quelques souvenirs de cette période sinistre seront rappelés ici.

Au début de la mobilisation, les classes furent réquisitionnées et reçurent des recrues de différentes localités. Leurs familles venaient les y visiter. Les soldats avaient leur feu dans la petite cour de l'externat. Plus tard la vieille école désaffectée fut occupée par les Allemands. Il fallut bientôt s'efforcer de trouver du ravitaillement, car la ration n'était pas suffisante et certaines sœurs maigrissaient à vue d'œil. On dut donc se décider à faire des sorties spéciales, par exemple, vers Wavre-Notre-Dame, Schrick, Konings-Hoyct, Itegem et Leeuw-Saint-Pierre, où des personnes amies et des parents de sœurs venaient charitablement au secours des sœurs.

² Notice historique sur la Congrégation des Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur, dl. 2, p. 69 e.v.

Il y eut des voyages mouvementés quand les contrôleurs montaient dans le train. Certains étaient bons, fermaient les yeux et laissaient passer les sœurs avec leurs lourdes valises. La Communauté fut aussi assistée grâce à l'intervention de Mr. Peeters (le père de sœur Lydia), de Mr. L'Aumônier Boogaars et de la dame du Bourgmestre Mr. Delwaide.

La bonne Providence qui nourrit les petits oiseaux, veilla donc aussi en temps de disette sur nos sœurs d'Anvers.

Elle veilla tout particulièrement sur elles à l'époque des bombes volantes. La Révérende Mère rappela à cette époque plusieurs sœurs à Hougaerde. La Supérieure sœur Marie Michel, sœur Agathe, sœur Marie Loyola et sœur Marthe restèrent à Anvers pendant cette période de danger. Celui-ci grandissait de jour en jour.

En novembre 1944, les sœurs s'installèrent dans les caves restées à leur disposition (la plus grande partie des caves avait été transformée en abri public). On blanchit les murs, on plaça la cuisinière dans la cave à bière ; on agrémenta un peu *'la nouvelle salle à manger'*. On descendit dans le fruitier les vases et les ornements sacrés, la belle vaisselle et quelques objets précieux. On se prépara une couchette et surtout on s'abandonna complètement entre les mains de la Divine Providence. On ne tarda pas à installer la chapelle dans la cave, une bombe étant tombée sur la chapelle des Dames. Et l'on fêta pieusement la belle fête de Noël dans la cave ... La chute des bombes dans les environs de la demeure y braisait les vitres et la pluie y entraînait à plaisir. On risquait d'avoir la maison sur soi chaque fois qu'on sortait de la cave.

En janvier 1945, la Supérieure écrivait : *'La poste ne marche pas et nous nous sentons séparées du monde.'*

Mais quelques jours plus tard, elle écrivait encore : *'Les messieurs du Comité de secours nous ont apporté des enfants blessés, trouvés en rue ; des mères criant après leurs enfants sont entrées dans l'abri. Une infirmière de Sainte Elisabeth est venue leur donner les premiers secours.'* On ne se rend pas compte de ce que c'est la chute des bombes quand on ne l'a pas vue. Les gens qu'on nous amène sont dans un état épouvantable ; sales et les vêtements en lambeaux. Nous les lavons à l'eau chaude et au savon, puis on vient chercher les enfants pour les mener à la crèche. Il y a avait parmi eux un enfant qui paraissait avoir un an et demi et que personne ne connaissait. Il avait été jeté dans la rue avec son petit lit.

Maison de Nivelles, la guerre de 1940-1945.

Le 10 mai 1940, vendredi avant la Pentecôte devait normalement voir partir les élèves en congé trimestriel jusqu'au mardi suivant. A 5 heures du matin, on fut réveillé par des bruits de bombardement qui partaient de la plaine d'aviation. Les Allemands attaquaient, à la fois, toutes les plaines d'aviation du pays. C'était la violation de notre territoire. Attaque brusquée sans avertissement, sans ultimatum, après des promesses mensongères de la part d'Hitler ... C'était la guerre ! La Communauté dans l'expectation priait et attendait. Elle congédia les élèves.

Le lundi, 13 mai, vers 5h de l'après-midi, ce fut l'arrivée de quelques sœurs et du Noviciat d'Hougaerde conduites par la maîtresse des novices, sœur Marie Louise. Que s'était-il passé ? Le jour de la Pentecôte, vers 4h de l'après-midi, la Révérende Mère avait reçu de l'armée belge le conseil d'évacuer car un engagement pouvait avoir lieu le long de la Gèthe. Soucieuse de la sécurité de ses sujets, la Révérende Mère dressa la liste de deux groupes de sœurs destinés l'un à la Maison de Nivelles, l'autre à celle de Hal. Le départ se fit dans la soirée. Le groupe destiné à la Maison de Nivelles comptait 18 sœurs et 6 élèves. Durant leur voyage, les troupes ennemies pénétraient de plus en plus dans notre pays et les Belges, pris de panique fuyaient à leur approche

Les fuyardes de la Maison-Mère furent reçues très fraternellement par leurs consœurs nivelloises. Elles passèrent une assez bonne nuit et le lendemain matin, le noviciat procéda à son installation. Mais à partir d'une heure, des avions bombardiers de l'ennemi survolèrent la

ville et l'incendièrent. L'Institut des sœurs menaçant d'être encerclé par le feu, on décida de fuir vers notre Maison de Hal.

La Supérieure, sœur Marie Xavier y arrivait le lendemain avec 5 de ses sœurs, tandis que 17 sœurs nivelloises qui avait suivi Monsieur l'abbé Soille aboutirent finalement à La Panne en pleine zone de combats !

A Hal, les alertes se suivaient, la maison était remplie de réfugiés. Les Supérieurs décidèrent l'exode des sœurs vers la France car si l'on faisait sauter les ponts du canal et de la Senne, l'établissement risquait un isolement total et s'il était bombardé la fuite serait rendue impossible. Or la majorité des sœurs de la Congrégation se trouvait réunie à Hal.

Le départ des sœurs se fit en deux groupes : l'un aboutit à Tourcoing, l'autre à Menin.

dix-huit jours plus tard l'armée belge déposa les armes et les sœurs songèrent à leur retour dans leur maison respective. Hélas ! Les sœurs de Nivelles devaient trouver, le 8 juin, leur chère maison aux $\frac{3}{4}$ détruite par les bombes incendiées des Allemands. Les quelques sœurs restées à Hal avaient appris de la bouche même d'un soldat d'Hitler qu'il avait été envoyé le 14 mai à Nivelles avec quelques compagnons pour y bombarder notre Institut qui avait échappé à l'incendie de la ville.

La partie de l'établissement qui restait debout (école professionnelle et le bâtiment nommé '*Bouquiaux*') était fort endommagée, les provisions volées, les meubles abîmés. Du bâtiment construit en 1931-1932, il ne restait que les murs. Un travail de plus de 130 ans de peines, de fatigues et de soucis était presque anéanti.

La Communauté ne trouve donc à son retour, ni vaisselle, ni linge, ni literie, ni provisions quelconques mais elle ne douta pas de la Providence qui vint à son secours. Peu à peu, grâce d'abord aux secours apportés par des Communautés religieuses, par des amis de la maison, par les familles des sœurs, grâce surtout au courage, à la confiance des Supérieurs et des sœurs, le travail reprit et la maison se releva.
